

Aujourd'hui encore, après le naufrage sans gloire de la prétendue *Église nationale* et de sa *Constitution civile*, le jansénisme n'est pas entièrement mort, comme on pourrait le croire. Quelques épaves ont pu échapper aux flots des révolutions et parvenir jusqu'à nous.

Il existe encore à Paris plus de deux mille jansénistes ayant une direction et une organisation, possédant même une bibliothèque secrète à la rue Le Clerc. Toutes les années, le jour anniversaire de la destruction de Port-Royal, on les voit se former en pèlerinage, et, comme les Juifs, venir pleurer sur les ruines de ce qui fut pour eux un temple et un berceau.

PUBLICATIONS FÉLIBRÉENNES

LA MARSIHESO, par LOUIS ASTRUC, drame provençal en trois actes et en vers.
— Avignon, Roumanille. Prix : 2 fr. 50.

On aurait tort de croire qu'en dehors de la glorieuse pléiade d'Avignon qui a fondé et maintenu le félibrige, la renaissance provençale n'a pas trouvé de représentants sérieux, dans la dernière génération. Nous avons fait connaître M. Auguste Fourès aux lecteurs de la *Revue Lyonnaise*, nous avons eu maintes fois l'occasion de parler de M. Félix Gras, il serait bon d'insister quelque jour sur d'autres jeunes félibres, la nouvelle École, des efforts de qui dépendra l'avenir de la Cause. Nous citerons comme au hasard, MM. Alb. Arnavielle, Maurice Faure, L. Astruc et Jean Monné et parmi les derniers venus, le P. Xavier de Fourvière, un prémontré de Frigolet, M^{lle} A. Brémond, MM. Auguste Marin et Valère Bernard. Parmi ces jeunes talents d'inégale valeur et qui ont le tort commun de laisser aux anciens la prose, — comme s'ils n'avaient pas à doter leur littérature naissante (ou renaissante, comme on voudra) de romans, d'histoires locales et de récits populaires, — on remarque une certaine hésitation de forme qui donne à redouter un affaiblissement de sève provençale. Doit-on l'attribuer à un manque de foi ou à un défaut d'originalité ? Nous n'osons nous prononcer. Toujours est-il que les premières formules elles-mêmes de la poésie des félibres ne sauraient être usées après trente ans, et que la richesse de la langue suppléerait seule, au besoin, à une éclipse totale d'inspirations.

Le félibrige, s'il veut vivre, doit s'appuyer sur la tradition et cette tradition est toute de naturalisme. Ses jeunes représentants se tiennent, *en général*, trop loin des vrais milieux populaires, n'étudient pas assez les vieux auteurs du cru, que ne dédaignaient point cependant leurs prédécesseurs quand ils auraient pu s'en passer, ne s'abreuvent pas aux sources naturelles, ne savent enfin ni écouter ni observer assez autour d'eux.

Disons, avant d'aller plus loin, qu'aucune de nos observations ne vise l'ensemble de l'école ; elle est heureusement nombreuse et variée. Nous signalerons donc certain groupe qu'un sentiment présomptueux, qui dérive parfois d'une immodération de politique, éloigne tout particulièrement du respect de la tradition. Ou s'il la recherche, la tradition, c'est pour en tirer un système plus ou moins historique,